

Péripéties d'un chasseur de virus

Mémoires d'Outre-Mer

Troisième partie – Tahiti

Georges Le Gonidec (Bx 51)

J'ai quitté la Martinique le 23 novembre 1967 et suis rentré au Pharo pour préparer la spécialité. Hélas mes concurrents, qui avaient déjà des dossiers bien ficelés, étaient déjà en place depuis début octobre. Je me demandais si j'allais avoir leur soutien. J'ai trouvé de tout dans ce domaine, il y en a qui cachaient leurs devoirs derrière leur buvard à la verticale comme à l'école primaire. J'ai aussi eu le soutien de la majorité des cinq concurrents, il est vrai que j'avais aussi de quoi alimenter le tronçon commun du fait de mon séjour de 4 ans dans un Institut Pasteur d'Outre-Mer. C'est dire si l'ambiance était au travail dans ce microcosme. Le concours était programmé pour la mi-mai au Val-de-Grâce à Paris. Le concours était encore coloré. Ce fut le dernier dans l'histoire et la majorité des places étaient Outre-Mer. Mais nous étions en 1968 et les événements de 1968 n'étaient même pas soupçonnés à Marseille. Le concours se tenait dans le vieil hôpital du Val-de-Grâce, le nouveau n'étant encore qu'à l'état d'ébauche. Il y avait parmi nous des microbiologistes distingués frais émoulus du grand cours de Pasteur, il y avait aussi des candidats qui avaient des trous en anatomie pathologique, la mise en commun de ces compétences scientifiques risquait, malgré les événements, de donner un concours du meilleur cru. C'est ce qui arriva, nous fûmes reçus tous les cinq. Cette année 1968 j'ai pris pour la première fois mes congés normalement. Je n'avais plus de concours à préparer, ce qui par le passé avait gravement obéré mes congés de fin de campagne. Je pris donc mes vacances en Bretagne dans ma famille, tout en préparant mes bagages pour Tahiti que je devais rejoindre début août. Je devais y remplacer Segonne (Bx 50) au laboratoire de l'hôpital Jean Prince, hôpital du C.E.P.

Tahiti 1968-1970

Nous avons rejoint Tahiti par une voie anormale, la route des Indes avec escales à Bahreïn, Singapour, Djakarta, Sidney, Nouméa et Tahiti soit 36 heures de vol et passage à l'envers de la ligne de changement de date au-dessus des Fidji, c'est-à-dire que nous sommes arrivés au-dessus des Fidji à minuit le

1^{er} août et à Tahiti le 1^{er} août à 6 heures du matin. Nous avons donc connu deux 1^{er} août. Nous volions dans un DC10 de L'UTA réquisitionné par le CEP. C'est ce qui nous valut ce long périple. Les USA voyaient d'un mauvais œil les essais nucléaires français dans le Pacifique et préféraient que les avions militaires français ne fassent pas escale à Los Angeles. La ligne régulière civile Paris-Tahiti faisait Paris-Los Angeles par Boeing 747 d'Air France en 12 heures de vol sans escale quand la météo était favorable sinon l'avion faisait une escale supplémentaire sur un aéroport avant les Rocheuses pour refaire ses pleins de carburant. Un DC10 d'UTA conduisait alors les voyageurs pour Tahiti en 10 heures de vol, mais dans ce sens les jours étaient interminables puisque nous volions à la poursuite du soleil, gare aux ophtalmies pour ceux qui s'évertuaient à rester éveillés.

Une bonne partie du staff de l'hôpital Jean Prince avait donc pris la route des Indes. Le DC10 étant réquisitionné, nous voyageons en première classe. Il y avait là des spécialistes frais émoulus des concours : Renambot (Bx 53) médecin des hôpitaux, Ladouce (Bx 50) chirurgien des hôpitaux, Stipon oto rhino et moi-même. Après ce long voyage nous avons pris

contact un 1^{er} août avec la douce moiteur d'un matin d'hiver tahitien. L'arrivée à l'aéroport de Faa'a quelque chose d'irréel en particulier pour un voyageur qui a derrière lui 36 heures de décalage horaire. Les nombreux camarades de l'hôpital venus nous accueillir nous ont fait disparaître sous des couronnes de fleurs où l'on reconnaissait les odeurs envoutantes du tiaré et du frangipanier. Ce qui m'a le plus frappé c'est de voir circuler autour de nos voitures les tahitiens couronnés de fleurs sur leurs scooters. En général la vahiné est au volant et le tané, le tiaré à l'oreille d'un embonpoint raisonnable sur le tan sad la guitare à la main. Insouciance des îles !!!!

Le laboratoire de l'hôpital Jean Prince était tout neuf, lors de la construction de l'hôpital on avait tout simplement oublié le laboratoire. Mon prédécesseur dans le poste était Segonne de la promo 1950 qui deux ans auparavant avait été affecté d'urgence à ce poste pour s'entendre dire à son arrivée que le labo avait été oublié. Segonne qui n'avait pas la langue dans la poche a su chanter mâtines dans les couloirs du service de santé tant et si bien qu'il a passé les deux ans de son séjour à faire les plans de ce labo, à en surveiller la



L'arrivée à Tahiti avec le traditionnel collier de fleurs.

construction et l'aménagement. Le mobilier et le magasin des produits biologiques avaient fait l'objet d'une attention particulière. Seuls les milieux de Sabouraud pour l'isolement des champignons pathogènes avaient fait l'objet d'un échange de courrier peu amène avec la direction de la santé à Paris qui ne pouvait concevoir qu'en milieu tropical, fut ce à Tahiti, il y ait des mycoses. Il a bénéficié du soutien de Varieras de la promo 51 qui était le directeur du laboratoire de l'Institut de Recherche Mallardé situé dans l'enceinte de l'hôpital civil de Maïami et qui assurait les services de laboratoire de cet hôpital. Segonne faisait le matin les prélèvements à l'hôpital Jean Prince puis avec sa petite mallette se rendait immédiatement à Mallardé où Varieras lui avait confié le laboratoire de bactériologie des deux hôpitaux. Moyennant quoi, Varieras effectuait tous les autres examens de Jean Prince : hématologie, sérologie, parasitologie et anatomo-pathologie.

Mon laboratoire d'hémato faisait partie du contrôle radiobiologique des personnels occupés à « faire la bombe ». J'avais d'ailleurs au-dessus de mon labo un service des grands brûlés maintenu en pression positive, service dont j'avais la clef avec nécessité de garder ces lieux à l'abri de toute contamination bactérienne et mycologique. Pour ce faire, je disposais régulièrement des boîtes de Pétri dans les endroits stratégiques du service pour traquer les Ovni (organismes volants non identifiés). Ce service avait été créé au temps où les explosions étaient aériennes, la nacelle contenant l'engin étant suspendue à un gros ballon gonflé à l'hélium, gaz non inflammable, mais l'enveloppe du ballon était elle inflammable et au moment de sa mise en place, on ne sait jamais !!! (on a appelé cela plus tard le principe de précaution).

Il y avait à Tahiti deux directions du service de santé : l'une, historique, dirigée par un médecin colonel du corps, s'occupait des personnels hors cadres des îles et de l'hôpital civil (Maïami puis plus tard Mamao). Il y avait aussi l'institut de recherche Louis Mallardé plus spécialement orienté vers la recherche sur les filarioses et l'ichtyo sarcotoxisme qui était une intoxication fort désagréable par certains gros poissons du lagon qui se trouvaient au bout de la chaîne alimentaire : les gros mangeant les petits. Le directeur de cet institut était Laigret qui avait fait un gros effort pour que cet institut devienne un institut associé de l'institut Pasteur de Paris tout en gardant son nom et ses spécificités. Je crois que pour des raisons politiques il est revenu dans le giron du territoire, celui-ci voulant garder la main mise sur son institut et surtout ne pas le subordonner à un institut métropolitain.

Nos épouses nous ont rejoint par un vol COTAM passant par l'Amérique, en l'occurrence le Canada. Le DC 8 du COTAM était un avion

militaire, donc pas question de survoler le territoire de l'oncle Sam avec ces pestiférés de français encore moins d'y faire une escale obligatoire de ravitaillement. Nos cousins canadiens ont autorisé une escale à Montréal mais avec cependant certaines restrictions : interdiction d'utiliser la salle de transit. Pendant les pleins de carburant on a parké épouses et enfants dans un couloir sans issue où les sièges et toilettes étaient rares. Il était temps d'arriver à Tahiti où l'accueil n'a pas dérogé à sa réputation : ces dames ont disparu sous les colliers de tiarés aux parfums capiteux.

Nous logions dans un faré de pandanus sur la côte ouest à Ioarana en face du centre de repos militaire où nous pouvions prendre nos repas. Ioarana avait bien fait les choses et il y avait là toutes les distractions pour ces dames même la possibilité d'apprendre à faire du ski nautique ou de la plongée sous-marine. Un vrai club Méditerranée ce qui nous changeait de la brousse africaine, voire de l'Institut Pasteur de la Martinique. J'avais récupéré ma 4 L qui m'avait suivi depuis la Martinique, les voyages Martinique France et France Tahiti ayant été assurés par mes administrations successives.

À proximité de Papeete, on habite sur la côte est ou sur la côte ouest. Les plages de la côte ouest ont du sable blanc celles de la côte est du sable noir. Habiter sur la côte est présente l'avantage de ne pas avoir à traverser la ville de Papeete pour se rendre à l'hôpital. L'hôpital Jean Prince et le futur Hôpital de Mamao se trouvant coté est. Finalement nous avons choisi l'option côte ouest. Nous avons choisi des farés loués par des résidents métropolitains ex-fonctionnaires en général et qui ont opté pour une retraite non indexée à Tahiti. Pour conserver leurs droits de résidents ils peuvent se rendre en métropole mais ne peuvent pas quitter le territoire plus d'un certain nombre de mois, chiffre variable selon les moments, je l'ai connu à moins d'un an puis moins de six mois. Pendant notre séjour c'était moins d'un an, laps de temps pendant lequel ils louaient leur faré. Notre premier faré était une magnifique villa située dans la résidence de Taïna et qui appartenait à un ancien administrateur des colonies à la retraite Monsieur Labaysse. Les vieux Tahitiens vous diront qu'il ne faut pas habiter au bord du lagon à cause des nonos qui vous empoisonnent la vie après le coucher du soleil, mais sur les collines. Le faré de Taïna était orienté plein ouest avec une vue magnifique sur Mooréa derrière laquelle le soleil se couchait tous les soirs dans un flamboiement de rouges, inconvenient majeur : l'exposition plein ouest avec un soleil rasant à compter de 16 heures, qui rendait le séjour dans le salon et la chambre intenable. Moyennant quoi nous y avons fait un séjour très agréable d'autant plus qu'à 16 heures j'étais au labo à l'hôpital et que mon épouse se rendait à la

plage à Punaauia à cette heure. Notre deuxième faré était situé plus haut dans la montagne, route des maraichers, il appartenait à Monsieur Milhaud le directeur de l'agriculture parti également en métropole pour un séjour d'un an moins un jour au maximum. La famille Milhaud est une vieille famille tahitienne, les vieux parents octogénaires étaient nos plus proches voisins et il n'est pas inutile d'avoir un médecin comme proche voisin. Le faré en revanche avait été conçu en trois parties distinctes comme un faré tahitien, le faré à dormir, le faré cuisine, le faré salon, tous réunis par une galerie couverte servant de véranda qui nous mettait à l'abri du soleil et de la pluie (eh oui il pleut pas mal à Tahiti). Nous avions un jardin d'agronome : hibiscus, bougainvillées, tiarés judicieusement disposés. Il y avait même des cellules à plâtre enterrées en différentes parties du jardin qui déclenchaient l'arrosage quand le degré d'humidité du sol atteignait un certain niveau. Quand les invités venaient admirer notre « jardin botanique » et marchaient sur une de ces cellules, cela avait l'inconvénient de déclencher l'arrosage et d'arroser l'imprudent, cela au prix d'une grande rigolade. Notre faré était le dernier sur la rue des maraichers. Après commençait la montagne couverte en un premier temps de goyaviers qui y avaient été introduits imprudemment. La gelée de goyaves est excellente mais les goyaviers avaient tendance à supplanter la végétation d'origine.

La vie dans ces deux farés successifs m'a appris quelques notions d'architecture tropicale dont je tiendrais compte plus tard quand j'aurais à surveiller la construction de laboratoires dans les différents Instituts Pasteur Outre-Mer. D'abord éviter autant que possible le building pour privilégier la vieille maison coloniale avec son auvent véranda périphérique qui vous protégeait de l'ardeur du soleil, sans oublier de faire des pièces traversantes où les courants d'air sont faciles à établir (à éviter cependant dans les laboratoires, mais nous avons maintenant la climatisation). J'ai vu à Phnom Penh, un Institut Pasteur tout neuf, qui avait été conçu par un architecte métropolitain (building de trois étages à façades de verre sans aucun auvent). Le directeur m'avait dit dépenser une fortune, pour essayer sans grand succès, de climatiser ses laboratoires. Il faut aussi savoir que contrairement à l'hémisphère nord, dans l'hémisphère sud, il faut orienter sa maison au nord, si à l'heure chaude de midi on veut avoir le soleil le plus proche possible du zénith. Ne pas oublier non plus que dans ces pays tropicaux, en particulier dans les îles en dehors des cyclones, il pleut. Je suis arrivé un jour à Wallis en tournée épidémiologique pour évaluer l'incidence du diabète chez cette population polynésienne. Le médecin chef de Wallis, un camarade du corps, nous logeait dans un hôpital flambant neuf conçu par un

architecte métropolitain qui n'était jamais venu à Wallis et ignorait qu'il y pleut énormément. Il a donc construit un magnifique bâtiment avec un toit recouvert de shingle, les différentes pentes de ce toit genre impluvium convergeaient vers un exutoire unique dont le calibre ne pouvait absorber l'eau des averses abondantes et brutales. L'eau s'infiltrait sous les shingles et coulait à l'intérieur du bâtiment. Le jour de notre arrivée l'appareil de radio tout neuf avait reçu les cataractes et ne s'en est pas remis.

Laissons là ces digressions architecturales et revenons à Tahiti où nous étions venus « faire la bombe H ». Le laboratoire de l'hôpital Jean Prince fonctionnait comme un laboratoire d'hôpital de la marine. Notre clientèle était constituée par les marins embarqués ou non, venus en Polynésie surveiller les expériences nucléaires. Beaucoup d'entre eux étaient accompagnés de leurs familles. D'autres personnels séjournaient sur les sites d'expérimentation, en particulier les atolls de Mururoa et Fangataufa pour les expériences et de Hao avec sa piste longue de 3 480 mètres qui permettait l'atterrissage de DC8 militaires qui effectuaient le trajet Guadeloupe – Hao d'une seule traite. N'étant pas autorisés à survoler les USA avec leurs chargements sensibles, ils arrivaient à Hao en limite d'autonomie. D'autres corps de l'armée participaient également à ces activités en particulier les services du génie, de la légion et de l'aviation et quelques unités des troupes de marine à l'exception du régiment de Tahiti qui était là avant le CEP. Tous ces personnels et leurs familles constituaient un pool susceptible de faire tourner un hôpital comme l'hôpital Jean Prince. Le laboratoire avait été construit au bout du couloir des spécialités et abritait le laboratoire d'hématologie et de biologie du service de radiobiologie où étaient affectés un pharmacien et un technicien de laboratoire civils. Ils disposaient d'un équipement de laboratoire dernier cri en matière de numération globulaire et formules sanguines. Ils me pratiquaient mes numérations et formules globulaires que je n'avais plus qu'à interpréter. Ce laboratoire avait une grosse division de bactériologie hospitalière et d'analyse des denrées alimentaires, un laboratoire de parasitologie et un laboratoire d'anatomie pathologique. Pour ce faire, j'avais réussi à avoir un technicien supérieur métro expérimenté, un laborantin sortant du Pharo, un marin en cours de formation et une femme de ménage marquisienne Marguerite, seule femme dans ce milieu militaire masculin. Lorsque nous recevions des personnalités à la maison, Marguerite venait seconder Alberte pour le service moyennant finance. Elle revêtait alors une robe en lamé doré qui moulait ses formes lesquelles étaient généreuses et une fois tout en place venait s'asseoir au milieu des invités sans aucun complexe. Voir Marguerite deviser avec le médecin général ou une sommité

maritime multi galonnée et un peu coincée, mettait un peu d'ambiance dans la réception.

Dans mes attributions figurait également la surveillance des cantonnements du CEP dans les atolls où se tenaient les expérimentations, ne figuraient pas dans ces attributions les soins aux civils qui dépendaient du médecin itinérant des Tuamutu – Gambiers. Il est certain qu'en cas d'urgence le CEP mettait à la disposition du territoire ses moyens médicaux sur place mais aussi ses moyens aériens pour des évacuations d'urgence. J'ai ainsi pris le DC4 militaire pour visiter Mururoa, Hao et Fangataufa. Les bases vie de Mururoa et Hao m'ont particulièrement impressionné. On sentait là la patte de la légion qui réussissait à mettre en place des infrastructures correctes ex nihilo. En revanche je suis allé à Fangataufa en hélicoptère quelques jours après l'explosion de la bombe H de mi-1968. Ici je ne suis resté qu'un quart d'heure, juste le temps d'un toucher de l'hélicoptère, pour que l'agent du contrôle radio biologique fasse les prélèvements de sols nécessaires. Les compteurs Geiger s'affolant on m'a recommandé de rester à bord et l'hélicoptère a décollé, je n'ai vu de cet atoll que les cocotiers décapités par le souffle de l'explosion. Cet atoll n'a pas été habité depuis. Le contrôle radio biologique effectuait des prélèvements dans des archipels et atolls plus éloignés des sites d'expérimentation mais aussi plus souriants. C'est ainsi que je me suis rendu dans l'archipel des Gambiers au sud des Tuamotu. Les Gambiers dont la capitale est Rikitea, situé sur l'île de Mangareva, constituaient naguère un genre de théocratie avec son évêque et sa cathédrale démesurée tapissée de coquillages et de nacres. Les Gambiers situés à 400 kms au sud de Mururoa ont fait l'objet d'un traitement particulier, les vents dominants risquaient de diriger vers l'archipel le nuage des explosions dans l'atmosphère. On y a donc construit un bunker pour y abriter la population en cas de besoin. D'autre part un service météo très pointu sur l'aérodrome de Totegegie, veillait au grain.

J'ai aussi pris un petit cargo de la Royale pour me rendre à Puka Puka et aux Marquises visiter les centres de contrôle isolés. Le contrôle radio bio qui faisait bien les choses, avait des équipes et passait au crible la faune et la flore des lagons pour y détecter une contamination éventuelle. Notre première escale fut Pukapuka, l'atoll habité le plus à l'ouest des Tuamutu. Après cinq jours de mer nous avons jeté l'ancre devant Puka Puka qui est un atoll dont le lagon est inaccessible. Nous avons embarqué dans la chaloupe de notre goélette avec cinq personnes à bord dont trois femmes, destination le platier de corail où notre embarcation, profitant d'un rouleau favorable, devait aller s'échouer en espérant que la vague suivante ne nous jette pas tous à la balle. Il fallait faire confiance à

l'adresse du nautonnier, qui une main sur l'accélérateur du hors-bord, guettait une vague importante, accélérât à fond et nous précipitait sur le platier en prenant bien soin de prendre celui-ci de face et non de travers, ce qui nous aurait valu un retournement par la prochaine vague. Dès l'atterrissage nous devions nous précipiter hors de l'embarcation et tirer celle-ci à l'abri de la prochaine vague et regagner la terre ferme. Les femmes paumoutou qui nous accompagnaient n'en menaient pas large sur la chaloupe, elles avaient relevé leurs jupes et faisaient une multitude de signes de croix et après l'atterrissage le nautonnier se vit gratifié d'une multitude de colliers pour son adresse. Pukapuka est un atoll qui à l'époque avait plus d'une centaine d'habitants, en majorité des femmes et des enfants, les hommes ayant émigré vers Tahiti où ils travaillaient au CEP. J'y ai visité les quelques techniciens perdus sur cet atoll isolé et ai été très étonné d'y rencontrer une institutrice à la tête d'une classe d'une douzaine d'élèves. Elle collectionnait les bérets à pompons rouges de la Royale et avec ses élèves montait des colliers de coquillage et gravait des nacres. Le lendemain nous devions gagner les Marquises après 2 jours de mer. Notre première escale fut Fatu Hiva l'île la plus au sud de cet archipel. Notre goélette jeta l'ancre devant la capitale de l'île Omea que nous avons rejoint avec notre éternelle chaloupe mais sans les acrobaties de Pukapuka. Cette île haute n'ayant pas de lagon ni de platier de corail. Omea est constituée d'une seule rue qui s'enfonçait perpendiculairement depuis le débarcadère vers la montagne dans une débauche de végétation tropicale riche en fleurs et en fruits : la mangue est le fruit roi de cette vallée et on peut la déguster sans vergogne sans que quiconque vienne vous en faire le reproche. Notre goélette a débarqué quelques colis à Omea et est partie de très bon matin pour sa prochaine escale en passant sans la voir au large de la Baie des Vierges qui est l'escale préférée des coureurs des mers venant des Galapagos. Cette baie fermée par ses célèbres dykes volcaniques que les marquisiens avaient appelées la Baie des Verges et que les bons pères ont christianisée en baie des Vierges mérite le détour comme le disent les guides de voyage.

Notre prochaine escale sera Hiva Hoa et sa capitale Atuona célèbre pour avoir accueilli les sépultures de Gauguin et de Jacques Brel. C'est ici que se trouve l'évêché des Marquises dans ce qui était autrefois le chef-lieu de l'archipel actuellement détrôné par Taihoae dans l'île voisine de Nuku Hiva. Je me suis rendu à l'hôpital d'Atuona et ai remarqué que la filariose chronique n'avait pas été éradiquée aux Marquises. Il y avait là un bon père qui présentait un éléphantiasis d'anthologie des quatre membres. Le port d'Atuona est pourvu d'un warf où notre goélette a accosté



L'hydravion Bermuda.

pour déposer le reste de son matériel de contrôle. C'est à ce moment qu'est parvenu au commandant un message lui enjoignant de rentrer au plus vite à Papeete sous huit jours avec une cargaison de sable blanc pour les jardins de la résidence qui devait accueillir le ministre de l'Outre-Mer. Je voyais notre escale à Ua Pou supprimée et j'y tenais beaucoup car c'est l'île des Marquises la plus isolée, et la plus belle à mon avis. Je suis allé voir le commandant en lui disant qu'avec le décalage horaire il pouvait très bien être à Papeete sous huit jours tout en maintenant son escale à Ua Pou distante de 70 kms. Nous avons appareillé aussitôt pour Ua Pou où nous avons accosté au petit matin. Le représentant de la France dans cette île était le gendarme. Dès mon débarquement il m'a demandé de me rendre au dispensaire faire un accouchement. Je m'y suis rendu. Il s'agissait du treizième accouchement de cette maman qui a mis au monde une magnifique petite fille. Je suis revenu revoir la maman avant midi, et j'ai été très étonné de l'entendre me dire : « tu la veux ? ». J'étais invité à midi chez le gendarme et lui ai fait part de mon étonnement devant la proposition de la maman. Il m'a dit que cela se faisait couramment aux Marquises et que les formalités administratives se faisaient à Papeete chez un notaire sur présentation du certificat de naissance établi par le gendarme qui faisait office d'officier d'état civil. « Regardez, me dit-il, cette petite fille qui joue dans le jardin, c'est la onzième de la famille et nous l'avons adoptée ». Je me revois très mal revenir à bord avec ce nourrisson, d'autant plus que je dormais au-dessus du moteur dans un réduit qui n'avait rien à voir avec une nurserie. Oua Pou est à mon avis la plus belle des îles de la Polynésie. L'arrivée dans le port de Huakareu rappelle une arrivée dans la baie de Rio. Quatre dykes volcaniques barrent l'horizon de la baie. Ce sont les restes d'un cratère de volcan qui s'est effondré. La plus spectaculaire de ces dykes est le mont Oave (1 230 mètres) et le port de Huakeru se trouve dans le cratère du volcan effondré. Malheureusement nous ne sommes pas là pour faire du tourisme et en fin de journée nous avons dû appareiller pour aller charger le sable que les jardins du haut-commissariat attendaient. Pendant que je visitais les Marquises, mon adjoint visitait au sud de la Polynésie l'île de Rapa la dernière des posses-

sions française avant le pôle sud. On l'appelle aussi Rapa Iiti la petite Rapa pour la différencier de Rapa Nui l'île de Pâques.

Pendant nos weekends nous visitons les îles du Vent, Tahiti et Moorea et les îles Sous-le-Vent : Huahiné, Raiatea et Tahaa, Bora Bora et sa petite sœur Maupiti. Toutes îles facilement accessibles par voie aérienne classique sauf Huahiné dépourvue d'aéroport et qu'on rejoignait par hydravion Bermuda. Le voyage en Bermuda méritait son pesant d'or. L'hydravion quadrimoteur ne décollait que par mer calme. Cet appareil avait deux étages et lorsqu'il décollait dans un fracas de moteurs on avait l'impression qu'il allait se transformer en sous-marin puis au bout de dix minutes il quittait l'élément liquide pour le ciel bleu. Il servait également pour les évacuations sanitaires à partir des atolls.

Mooréa à un quart d'heure de vol de Tahiti est la plus belle de ces îles, les baies de Cook et d'Opunohu sont de véritables bijoux. Raiatea partage un même lagon avec Tahaa : le marae d'Opoa est le haut lieu et sanctuaire de la religion et de la royauté maorie. Bora bora, la perle des îles Sous-le-Vent écrasée par la puissante falaise du mont Pahia ne manque pas d'allure.

Actuellement l'escale des bateaux de croisière noie la population dans une ambiance yankee ou chinoise, ce n'était pas le cas en 1969 lors des escales des bateaux américains *Monterey* et *Mariposa*. Les Tahitiens appelaient ce dernier le *Menoposa*, en effet les compagnies d'assurances vie américaines proposaient à leurs clients une croisière dans les îles du Pacifique. Souvent c'étaient les veuves qui bénéficiaient de cette faveur. D'ou

le nom menoposa. Il y avait aussi des hommes, mais la compagnie avait tout prévu, il y avait à bord une vaste morgue au cas où, immerger les défunts n'aurait pas été de bon goût, la veuve éplorée poursuivait sa croisière comme si de rien n'était.

On ne peut quitter Tahiti sans parler de la population chinoise. Arrivée en fond de cale au XIX^e siècle, elle s'y est métissée, mais sans perdre son sens inné des affaires. Le magasin du « tinito » était toujours ouvert. Il vendait au Tahitien des quarts de cigarettes et de l'eau chaude pour son thé du matin, il n'y avait pas de petits profits.

Tous se trouvaient sur le port pour les fêtes du 14 juillet le « tiraï » avec concours de danses et courses de pirogues. Ces festivités du 14 juillet se prolongeaient tard dans le mois de juillet. Courant août il fallait un décret du gouverneur annonçant la fin des fêtes du juillet. La police était assurée par les mutois tahitiens, l'équivalent de notre police municipale ; la police nationale par des gendarmes. Pour les délits mineurs la prison était ouverte où les délinquants revenaient le soir après avoir assuré des travaux d'intérêt général dans la journée sous la surveillance d'un moutoi. Ceci « faisait honte » au père et à la mère de famille de voir leurs enfants occupés à des travaux dégradants ce qui fait qu'au retour au domicile notre délinquant recevait de la part du père une correction qui lui enlevait toute envie de récidiver.

Ainsi allait la vie dans ce pays de cocagne. Puis, on m'a proposé l'institut Pasteur de Dakar au laboratoire des arbovirus.

À suivre.



Moorea 1969.